L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 18 JUILLET 1892. 65ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 18 JUILLET 1892.

Editeur de Semaine:
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la commission, avec les porteurs.

VENTES DE CE JOUR.

Par le shérif, au local No 131 rue Peydras, tout le contenu et installations d'une imprimerie.

La France et l'Angleterre en Afrique.

Lorsque lord Dufferin est venu prendre possession de son poste à Paris, son gouvernement—dit le *Temps* du 1er juillet—lui a remis des instructions détaillées sur la suite qu'il convenait de donner aux négociations engagées depuis de longues années entre la France et l'Angleterre pour le règlement des questions de frontières en Afrique, notamment en ce qui concerne les établissements dits des Rivières du Sud et la colonie anglaise de Sierra-Leone.

Il est temps, en effet, que l'on en finisse. Depuis dix ans, le différend est l'objet de pourparlers entre les chancelleries. Au mois de juin 1882, une première convention avait été conclue entre Lord Lyons, ambassadeur à Paris, et M. de Freycinet, alors président du conseil et ministre des affaires étrangères. Mais le Parlement français ne ratifia pas cet accord qu'il trouva désavantageux pour nous, et n'est seulement sept ans après, le 16 août 1889, que fut signée une nouvelle convention. Le délégué français était M. Ribourt, directeur des affaires politiques; l'Angleterre était représentée par M. Egerton, premier secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à Paris. Il n'était plus seulement question de la Côte d'Or et ceux du golfe de Bénin. Des concessions mutuelles étaient faites, concessions qui eurent leur effet de donner à la colonie anglaise de la Gambie une importance plus notable qu'autrefois, mais qui, d'autre part, eurent pour nous l'avantage de préparer une entente pour le règlement des affaires du Soudan.

Des commissions techniques devaient être envoyées sur place pour délimiter les territoires tels qu'ils résultaient des conventions. Aussi, dès que les deux gouvernements eurent ratifié la convention, a-t-on commencé à sanctionner l'acte diplomatique du 10 août 1889. Le capitaine Bretonnet-Pélichet-Sabatier, avec un commissaire anglais, délimiter l'enclave que font dans notre colonie du Sénégal les possessions anglaises de la Gambie. Puis on régla de suite la ligne frontière entre Porto-Novo, Kotonou et la colonie anglaise de Lagos. Enfin, au commencement de cette année, deux autres commissions de délimitation partiront pour l'Afrique occidentale. L'une, dont nous avons publié une partie du voyage, opère dans la Côte-d'Or. Le capitaine Binger, dont le retour est prochain, est le chef de la mission française, et le capitaine Lang de Bolsragon dirige la mission anglaise. Il y a eu, on l'a vu, quelques difficultés dont la solution a dû être réservée; mais ce ne sont que des affaires de détail et la commission a pu poursuivre son œuvre jusqu'à la Volta au passage par Bondoukou. L'autre commission n'a pas eu le même bonheur. Dès que les commissaires, M. Lamadon, administrateur colonial à Bonty, délégué français, et le capitaine Kenny, délégué anglais commencèrent leurs travaux, il fut manifeste que l'on ne pourrait se mettre d'accord. La convention du 10 août 1889, et surtout avec les annexes dont on s'est plu à l'agrémenter, présente des contradictions qu'il aurait été facile de résoudre si l'on avait pu se mettre d'accord sur son principe. Or, pour l'Angleterre ce n'est point le principe de la politique, c'est-à-dire en établissant la frontière d'après la limite des Etats indigènes qui relèvent de l'un et de l'autre Etat : c'est la thèse française. Au contraire, on peut considérer la convention comme étant plus spécialement géographique et vouloir donner la valeur principale aux clauses concernant le cours et le régime des rivières ou les initiaires : c'était là la thèse des commissaires anglais.

Le délégué ne purent donc délimiter en Afrique ne avoir voyagé chacun de leur côté dans la région qui s'étend de l'Atlantique au Niger, ils sont revenus en Europe se mettre à la disposition de leurs gouvernements et à ce moment même, ils sont adjoints à la commission qui l'occupe, à Paris, de régler le différend.

Arrivera-t-on à une entente? On peut l'espérer, car il va de l'intérêt des deux nations. Si l'indivision continue, on verra les indigènes, sujets anglais, entrer en lutte avec les indigènes, sujets français, et, par leurs conflits incessants, paralyser les affaires commerciales et rendre tendue les rapports des autorités coloniales. C'est ce qui se produit actuellement sur toute la ligne frontière. Si un accord définitif est réalisé, il y a tout lieu de compter sur la pacification rapide de ces régions.

Sûre d'être désavouée, cette fois, par le gouvernement anglais de Sierra-Leone, les Timénée ne viendront plus, par exemple, piller et brûler les villages des populations du Bennah dont les territoires sont placés dans notre sphère d'influence. Pas les sofas de Samory avec lesquels nos voisins ont été longtemps en coquetterie—s'ils ne le sont plus encore—n'auront qu'ils s'exposant à de sérieuses représailles s'ils continuent à ravager les biens des protégés français et tout ce pays, situé entre le Niger, le Fouta-Djalon et Sierra-Leone, reprendra son développement commercial lorsque nous aurons anéanti, une fois pour toutes, la puissance militaire de Samory.

A ce propos, il convient de relever, dans les instructions données à lord Dufferin par lord Salisbury, quelques passages qui ne sont pas présentés comme il conviendrait. Le chef du cabinet anglais semble opposer à la politique d'expansion militaire du gouvernement français au Sénégal et au Soudan la politique d'expansion commerciale des autorités anglaises. Cette comparaison est-elle en raison d'être? Nous sommes aux prises, au Sénégal et au Soudan, avec des populations fanatisées par l'islam et que dirigent de grands conquérants comme Ahmadou et Samory. Depuis longtemps, on ne l'ignore pas, nous en aurions fini avec Samory sans le concours, aussi précieux que prolongé, rencontré par Samory après des Anglais de Sierra-Leone. Qui donc a envoyé auprès de ce conquérant les missions politiques de la major Festings en 1887 et de M. Garrett en 1890 en dépit des traités passés par Samory avec nous en 1886, en 1887 et en 1889? Qui donc avait préparé l'expédition qui traversait le Niger à Patarangh et se proposait, le 22 juin 1891, de gagner Samandougou, la capitale de Samory, quand elle a dû s'arrêter sur l'intervention énergique de M. Ribot? C'est là ce fait que nous ignorons en France et que nous révèle seulement les annexes du document publié par le gouvernement anglais.

Certes, nous aurions préféré avoir au Sénégal et au Soudan la politique d'expansion pacifique que suivent au Congo MM. de Brazza et Mizon. Elle aurait été moins onéreuse pour nous. Mais n'est-elle pas été préjudiciable aux intérêts des négociants de Sierra-Leone? Quand M. Lamadon a traversé près du Niger des pays relevant de l'autorité anglaise, il a été surpris de voir les indigènes rétablissant le protectorat français, parce que l'administration de Freetown ne les protégeait en aucune façon contre les bandes conduites de Kamoudu-Bilali, ou des lieutenants de Samory. Loin de là! N'est-ce pas parce que cet état de guerre empêche le commerce de haut Niger de gagner les établissements français de Bonty, au grand profit des caravanes qui se trouvent ainsi détournées vers la colonie anglaise de Sierra-Leone?

Cette politique utilitaire peut-elle être appelée à juste titre une politique "d'avance by commercial enterprise," comme l'écrit lord Salisbury?

Mais, ajoute le ministre, pas, puisque tant bien même croire que ces vieilles questions vont être enfin réglées et que chacune, dans leur sphère d'action, la France et l'Angleterre, pourront agencer, sous la paix, la richesse et l'abondance dans ces riches contrées de l'Afrique centrale.

FEUILLETON.

Mère et Martyre.

— PAR— PAUL D'AIGREMONT.

TROISIÈME PARTIE.

LE MENSONGE DE LA TOMBE.

(Suite.)

Richard tourna la tête, fronçant légèrement les sourcils; mais tout aussitôt ses traits se détendirent, ses yeux brillèrent, il se leva, porta en avant par une sympathie encore plus irrésistible que celle qui l'avait prise à la vue de Charles.

C'était Raymond en effet, Raymond qui avait les yeux de Madeleine, son fin profil, le port de sa tête, Raymond, qui lui remémorait tellement que tout le cœur de Richard épanoui de joie volait aussitôt vers lui.

Sur le jeune docteur, l'effet d'irrésistible sympathie fut le même.

Au bout de quelques secondes, ils s'aimaient comme deux frères.

M. de Clavières ne pouvait s'empêcher de regarder ce beau garçon, à la physionomie intelligente, et qui remplaçait la douceur exquise de Madeleine, par une ardeur, un enthousiasme qui cadraient merveilleusement avec sa nature à lui, Richard, plus froide et plus pondérée.

Vous me demandiez le récit de toutes nos douleurs, mon cousin, dit Charles, mon frère vous le fera mieux que moi.

Richard n'insista pas, un instinct lui disait que quelque scrupule de conscience devait arrêter ce prêtre au pur regard de saint.

Ce fut tout vibrant de passion, de colère, d'indignation, que Raymond raconta les faits, y ajoutant ses suppositions, même ses pressentiments.

Et comme Charles essayait de le calmer de temps à autre :

—Laissez, mon cousin, laissez.... faisait M. de Clavières avec un geste plein d'autorité, j'aime mieux tout savoir.

—Qui est cette Reine Penhoët? demanda-t-il, comme le jeune homme terminait son récit.

Raymond tressaillit.

Richard pensait-il donc, lui aussi, que là, peut être était le côté faible de l'invulnérable cuirasse dont s'entourait la vicomtesse de Mondragon?....

—On ne le sait pas, dit l'abbé, Claire, un jour, est arrivée avec elle, sans dire ni d'où elle venait, et on elle l'avait rencontrée. Depuis, Reine Penhoët paraît être revenue son ombre.

—Ou son âme damnée, répliqua Raymond.

—Je chercherai qui elle est, murmura Richard, surtout ce qui l'attache ou la lie à sa maîtresse.

Il était tard.

Il allait se retirer quand tout à coup, après une certaine hésitation :

—Pourrai-je voir la marquise de Cypières? demanda-t-il à l'abbé presque en tremblant.

—Pourquoi pas? s'écria Raymond. Madeleine vous a connu à Ceylan. Elle ne peut qu'être heureuse de se voir arriver un défenseur de plus.

Et comme l'abbé ne répondait pas :

—Qu'en pensez-vous, mon cousin? insista Richard, en le regardant.

—Je trouve la chose dangereuse, dit-il. Madeleine, ne sait pas que sa fille est morte, et cependant depuis quelques jours, elle est en proie à une tristesse affroyable, que rien ne distrait. Elle trouve l'absence de Jeannie bizarre et pleure tout le jour. Si.... elle vous voit, mon cousin.... elle.... en éprouvera beaucoup de joie.... surtout—ajouta-t-il comme le disait Raymond tout à l'heure.

L'abbé, évidemment, cherchait ces mots, ne voulant pas dire trop.

Le comte buvait ses paroles

Était-il donc en avait-il été la confidente de sa cousine?....

Mais alors, Madeleine l'aimait toujours, lui, Richard?....

Haletant, il écoutait, ne répondant pas, mettant toute sa perspicacité à voir clairement au dessous de ces mots, qui lui avaient été dits d'abord.

Raymond, qui lui, ne devinait rien, ne comprenait rien, s'écria :

—Eh bien, si tu pensas que Madeleine sera heureuse de la visite de notre parent, pourquoi lui conseiller de ne pas l'aller voir?

Charles hésita plus fort.

—Dans sa joie, dit-il, dans l'imprévu surtout d'une rencontre que rien ne lui faisait pressentir, ne laissera-t-elle pas échapper quelques paroles imprudentes et capables de la compromettre?

—Madeleine, continua Raymond, qui comprenait de moins en moins, Madeleine se compromettre?.... Elle, l'immaculée, qui n'a jamais eu une pensée mauvaise à se reprocher?.... Je t'assure que si elle, Charles!

Mais Richard, cette fois, avait entendu ce que l'abbé n'avait pas dit....

Madeleine, en le voyant, pouvait trahir un amour qui existait toujours. Et si elle n'avait pas empoisonné M. de Cypières pour se marier avec Raymond, qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer, un frère, ne pouvait-elle avoir commis son crime pour épouser Richard, l'éternelle adoration de son cœur?....

C'était ne pas vous accuseurs pourraient peut-être dire, si une joie indicible n'échappait d'elle à la vue de M. de Clavières.

Dans les réticences de l'abbé, il n'y avait, il ne pouvait y avoir que cela!....

Les yeux étincelants et les narines frémissantes, l'Indien faisait de surhumains efforts pour ne pas laisser voir au dehors l'intense bonheur qui montait et grandissait en lui.

—Croyez-vous que je puisse lui écrire? demanda-t-il encore à l'abbé, lorsqu'il se crut plus maître de lui.

—Oui, répondit celui-ci avec un angélique sourire, et s'est moi qui lui remettrai votre lettre.

Richard eût voulu s'agenouiller aux pieds de Charles et baiser le bas de sa robe.

—Voici du papier et de l'encre, dit Raymond, en avançant auprès de son cousin ce qu'il fallait pour écrire; faites vite.

M. de Clavières s'assit et traça les lignes suivantes, non point sur le papier que Raymond avait préparé, mais sur une carte de visite à lui, largement cerclée de deuil :

"RICHARD DE CLAVIÈRES

"est en France et à Saint-Justin pour "aider à sauver Mme la marquise de "Cypières, à laquelle il envoie l'expression de son dévouement et de son affection, sentiments les mêmes."

Il tendit la carte fraîchement écrite à Charles.

—Cela est-il bien ainsi, mon cousin? demanda-t-il d'une voix un peu tremblante.

—Je n'ai pas à regarder ce que vous envoyez à Madeleine, mon cher Richard, répondit l'abbé, mais je suis persuadé que c'est bon et loyal comme vous.

Et prenant son portefeuille, il y glissa la carte de M. de Clavières sans y jeter les yeux.

—Le verrez-vous aujourd'hui? demanda encore l'Indien.

—Oui, tout à l'heure.

—Ne permettez-vous de revenir savoir ce qu'elle vous aura dit?

—Certainement; soyez ici à huit heures, vous aurez sa réponse.

—A huit heures! répéta Richard; Après cela, ne pera-ce point une heure inconvenante pour aller chez maître Aubry?

—Non, il vous reservra aussi tard que vous le voudrez.

—Je désirais lui soumettre un plan, après cela, s'il l'approuve, le partirai en voyage.

—Mais vous serez ici pour les assises, au moins! demanda vivement Raymond.

—Je tenterai tout ce qui sera humainement possible pour m'y trouver, affirma Richard de Clavières, avant de quitter ses deux cousins.

Madeleine était seule dans sa cellule.

Le jour tombait; la cloche de la chapelle dont sonnait avait envoyé dans l'air ce voix puissante et douce, mêlant à la poésie infinie de ce beau soir d'été, au chant mélancolique d'une mélancolie pénétrante. Les fleurs dont le jardin était plein embaumaient; au loin, suivant l'ondulation de la colline, une grande lignée d'arbres serpentait, se détachant en noir sur l'azur encore clair de l'horizon; plus haut dans, une vapeur grise incontinent bientôt sur-dessus de la Bleue, descendant le cours de la petite rivière en l'entourant d'une ouate très légère.

L'heure était charmante; les échos de la ville n'arrivaient point jusqu'à Madeleine, assise au bord de sa fenêtre ouverte. Au contraire, nul bruit ne se faisait entendre, et dans ce calme absolu les impressions de la malheureuse femme prenaient une acuité extraordinaire, se développant, s'approfondissant, se déployant à l'infini.

Mais aussi, pourquoi Jeannie ne venait-elle pas la voir!....

Pourquoi ne lui portait-elle pas des nouvelles de sa Léone, tout ce qui lui restait sur terre?....

L'abbé et Raymond devaient arriver à six heures et demie; Madeleine, qui d'ordinaire les attendait avec une impatience fébrile, les avait oubliés.

Si complètement même, que les pas pesants du gardien-chef s'arrêtant devant la porte de sa cellule, et la clef tournant dans la serrure, l'éveillèrent comme du plus douloureux de tous les rêves.

—Et Léone?.... que devient-elle?....

Tels furent les premiers mots de la prisonnière.

Charles tressaillit douloureusement et détourna les yeux, tandis que Raymond, pour que Madeleine ne remarquât point l'embarras de son frère, se hâtait de répondre :

—Elle est toujours gardée à vue par un geôlier plus inaccessible que le tien, tu peux croire.

—Ah!.... Mais Jeannie est libre, elle? Pourquoi ne vient-elle pas me parler de ma fille?

—Mme de Mondragon s'est opposée formellement à ce que l'enfant quittât Magalas, et Jeannie ne veut pas l'abandonner, ne serait-ce que quelques heures.

—Elle a raison, Jeannie, fit la marquise émue, c'est moi qui ai tort.

—Connaissez-vous ceci, chère Madeleine? demanda Charles pour détourner le cours d'une conversation qui lui était pénible.

Il avait tiré de son portefeuille la carte de M. de Clavières et la présentait à la jeune femme.

Mais la prisonnière n'y eut pas jeté les yeux qu'elle devint plus blanche qu'une étoile.

Quelques instants, son cœur cessa de battre, ses oreilles s'emplirent d'un bourdonnement confus, ses yeux se voilèrent, elle crut que sa vie s'en allait.

Richard!.... C'était de Richard, ce petit carton qui lui apportait tant de bonheur!.... De Richard si saintement, si fidèlement aimé dans le secret de son âme!....

Enfin, elle put lire les quelques mots tracés à la hâte.

Il venait à la défendre!....

Et plus bas : Toujours le même dévouement, la même affection!....

Elle ferma les yeux, oubliant la présence de Charles, celle de Raymond, oubliant tout, sa situation, son martyre, tout, même Léone!....

Avait-elle souffert même?

Elle ne l'savait plus.

Richard était là....dans cette petite ville dont elle voyait les toits à son pied.... C'était tout.

—Et ce que tu te souviens encore de M. de Clavières, notre cousin de Ceylan! lui demanda Raymond en voyant au bout de plusieurs minutes qu'elle ne songeait point à rompre le silence.

Elle parvint à se ressaisir, et inclina la tête.

—Oh, dit-elle enfin, je me souviens!

Puis ne voulant pas laisser deviner ce qui se passait en elle :

—Et son père!.... comme il aimait le mien!.... comme il aime la reçue quand nous sommes alliés dans l'Inde!....

Mais je vous en large cercle soir qui entoure cette tour!

De qui donc M. de Clavières est-il en deuil, et un deuil aussi sévère?

—Je ne le sais pas. Peut-être de son père en effet.

—Ou de sa femme, dit Charles de sa voix d'or.

De nouveau la gorge de Madeleine s'était serrée, étreinte par les griffes d'une émotion souveraine.

—Il était donc marié? demanda Raymond à son tour.

—Oui, dit l'abbé. Mon oncle avait reçu la communication officielle de son mariage, et parlait souvent de sa jeune femme, la fille d'un prince indien, paraît-il.

—L'as tu connue, Madeleine?

—Oui, son père l'avait confiée à M. de Clavières en mourant.

Elle habitait chez notre cousin à Ceylan, et je l'ai vue quand j'y suis allée. Elle s'appelait Parvati et était très belle. Est-ce donc elle qui est morte?....

—Et le deuil aussi?

—Non, il vous reservra aussi tard que vous le voudrez.

—Je désirais lui soumettre un plan, après cela, s'il l'approuve, je partirai en voyage.

—Mais vous serez ici pour les assises, au moins! demanda vivement Raymond.

—Je tenterai tout ce qui sera humainement possible pour m'y trouver, affirma Richard de Clavières, avant de quitter ses deux cousins.

Madeleine était seule dans sa cellule.

Le jour tombait; la cloche de la chapelle dont sonnait avait envoyé dans l'air ce voix puissante et douce, mêlant à la poésie infinie de ce beau soir d'été, au chant mélancolique d'une mélancolie pénétrante. Les fleurs dont le jardin était plein embaumaient; au loin, suivant l'ondulation de la colline, une grande ligne d'arbres serpentait, se détachant en noir sur l'azur encore clair de l'horizon; plus haut dans, une vapeur grise incontinent bientôt sur-dessus de la Bleue, descendant de son sommet bientôt en l'entourant d'une ouate très légère.

Mais comme elle s'était levée pour la reconduire, il manœuvra pour la faire placer bien en face du jour, alors que jusque-là dans la pénombre des rideaux abaissés, le visage de la vicomtesse ne se voyait qu'indistinctement; et quand, prêt entre la porte et lui, elle ne put ni bouger, ni même détourner la tête, à brûle-pourpoint il lui adressa cette question :

—On m'a dit que votre nièce, mademoiselle de Cypières, était morte!.... Est-ce vrai?.....

Malgré son formidable aplomb, Claire se trouble.

Elle chercha son mouchoir dans sa poche pour en couvrir son trait : le mouchoir était resté sur un petit guéridon, à côté du fauteuil qu'elle venait de quitter.

Aussitôt, elle porta sa main à ses yeux.

Tout cela avait été plus rapide que la pensée, mais pas assez cependant pour que Richard, de son air regard d'aigle, à un regard de dompteur ou d'hypnotiseur, si jamais il en fût, n'ait eu le temps de fouiller jusqu'au fond des prunelles de la vicomtesse, et d'en bien saisir la première, la réelle impression.

Dieu du ciel!....

C'était donc la vérité ce qu'il avait pensé, rêvé entrevu!....

Remise, elle répondit, les yeux toujours cachés sous sa main relevée :

—Si c'est vrai!.... hélas!.... tout le pays l'a vu enterrer!

C'était trop tard!.....

En M. de Clavières, il y avait maintenant l'absolue conviction que cette femme mentait qu'elle avait commis de nouvelles turpitudes; que Léone n'était pas morte....

Il reprit son attitude hautaine et froide, laissa tomber du bout de ses fines lèvres d'indiscrètes ou : Ah!.... dégingandé, et quitta Claire en répondant à peine à ses compliments.

Blessée, elle se retira, n'allant pas plus loin que le seuil du salon où elle l'avait reçu.

Comme il traversait le hall, il lui sembla entrevoir une ombre qui cherchait à se dissimuler derrière des draperies.

Tout droit, il se dirigea de ce côté, et souleva la portière.

Reine, plus pâle qu'une morte, prononçant peut être qu'il allait lui arriver quelque chose de désagréable, était collée contre une porte close, se faisant aussi petite, aussi menue que possible.

—Mademoiselle Penhoët, n'est ce pas? dit Richard en s'inclinant aussi bas que devant une duchesse.

Elle balbutia éperdue des mots confus.

—Mademoiselle, continua M. de Clavières en parlant bas, mais cependant de ce voix la plus douce et la plus impérative. J'ai bien envie de vous parler ce soir. Voulez vous me faire l'honneur de m'accorder un rendez-vous?

Elle parut reconsidérer sa volonté.

—Je ne le puis pas, monsieur, dit-elle. Mon service est dur, et madame ne m'accorderait pas de sortir la nuit.

—Aussi je vous conseille de ne pas lui demander la permission.

—Ce que vous désirez est impossible, monsieur.

—Or, m'a appris que ce mot n'était pas français, madame ellie.

—Je ne peux pas, monsieur, n'insistez pas.

—Soit, mais en pleine assise, après-demain, que vous paraissez comme témoin ou non, pour montrer le cas que l'on doit faire de vos dires, je raconterai ce qui s'est passé au Bon Marché, le jour où vous êtes entrée au service de Mme de Mondragon.

Reine paraissait sur le point de mourir.

Elle jetait autour d'elle des regards de bête traquée qui se veut attaquée.

—Monsieur.... Monsieur.... vous ne ferez pas cela!....

—Si vous voulez, et quelle que soit l'issue de notre entretien, non, je vous en donne ma parole sacrée. Car il m'en coûte de dénoncer une femme, et surtout une femme que je crois une victime plutôt qu'autre chose. Mais si vous me refusez votre parole honneur, tout le monde saura la vérité.

—Assez, monsieur, je viendrai. Oh!,..

A quelle heure?....

—Ce soir, à partir de dix heures, à la petite propriété qu'on appelle la Roudgoulette. J'y serai seul, sans domestique. Je pourrai être revenu à cette heure-là; je vous attendrai toute la nuit et je vous reconduirai après notre conversation.

—Et si l'on me voit?

—Il n'y a pas de lune et je m'arrangerai pour que les abords soient déserts.

—Et si l'on m'aperçoit?

—Vous aurez tort : les campagnes sont connues sont vêtres, et ma maison est celle d'un honnête homme.

Si loyal, si sincère était l'accent, que Reine, confuse, par la plus bizarre des sympathies, répondit, la voix plus ferme :

—J'ai confiance, je serai chez vous dès que je pourrai le faire sans être vue.

—C'est entendu. Donnez-moi la main, et n'ayez pas peur de moi. Vous devez avoir des remords. Qui sait si après notre entretien votre amer ne sera pas plus léger!....

Elle n'osa refuser sa main à Richard, attirée du reste par cette voix qui devenait, quand il le voulait, d'une douceur exquise; par les quelques mots qu'il venait de laisser échapper, et qui révélaient en une habileté bien grande en une bonté bien troublante.

—A ce soir, dit M. de Clavières en retournant sur le seuil.

On n'était un feu ou bien trésors de Golconde n'étaient rien à côté des étoiles.

A l'un il avait payé ces impôts en retard; à l'autre il avait levé une hypothèque assez forte; puis c'était un bœuf trop vieux qu'il avait remplacé, une étable neuve qu'il donnait l'ordre de reconstruire.

Une autre fois, il parut se prendre de passion pour le cantonnier qui cassait des cailloux sur la route entre Maggies et Saint-Justin, on le vit causer une après-midi avec le curé, lui, le landé main, le vieillard annonça à tout le monde qu'une adorable maisonnette bâtie au bord de la route était à lui, avec le champ et la vigne qui l'entouraient.

Ce jour-là, quoique le vieux cantonnier ne se vît jeter de joie, il y avait au visage qui rayonnait encore plus que le sien, c'était celui de Richard de Clavières.

—De quoi cause-t-il avec vous?.... se demandaient quelquefois les gens entre eux.

Et l'on sait ainsi qu'un seul sujet le préoccupait :

La marquise de Cypières, on se bellesoeur la vicomtesse de Mondragon.

Il demandait autant de détails sur l'une que sur l'autre, et cela avec une indifférence aussi profonde pour chacune d'entre elles.

Or, comme on discutait et se généralisait les conversations les sympathies de tout le monde, il racorocha de droite, de gauche, en haut, en bas, un faisceau d'anecdotes, de détails, de menus faits, auprès desquels, probablement, ceux de l'instruction devaient paraître fort incomplets.

Deux fois vingt-quatre heures seulement le séparaient de la journée terrible où Madeleine allait s'asseoir sur le banc d'infâmie, lorsque le pays tout entier, qui se préoccupait du moindre fait et geste de Richard de Clavières, sut qu'il avait demandé à la vicomtesse de Mondragon de la revoir.

Alors, dans la lutte entre les deux femmes, s'était donc Claire qui l'intéressait le plus?....

Si bien mené avait été son jeu, si discrète son douce cousine, ainsi que l'avouait, que Mme de Mondragon elle-même en laissait tomber cette idée là....

Après tout, elle était une Cypières; elle savait se tournure et se distinction souveraines. Depuis quelque temps, Philippe de Roquebrune affectait pour elle la plus incendiaire des passions. Si elle avait conquis un blasé, ce cœptique si difficile à émouvoir, pourquoi ne pouvait-elle séduire un étranger tout habitué au charme des Françaises?....

Elle se dit cela, la vicomtesse, et heureuse pas au fond de pouvoir aux yeux de Philippe se parer de cette brillante conquête, elle accepta le rendez-vous que sollicitait M. de Clavières.

Il se présenta chez elle à la minute précise qu'elle avait désignée et affecta une politesse, un empressement en dehors de sa froideur habituelle.

Seulement, il resta maître de la conversation et la conduisit comme il l'entendit.

De Madeleine pas un mot, pas même une allusion.

A Claire, qui dix fois essaya de le mettre sur ce chapitre, il répondit si bien et l'amena par un détour habile si loin de son sujet qu'elle dut y renoncer.

Pourquoi il s'était présenté à elle?....

Mais parce qu'elle était la plus grande dame du pays, et qu'il avait entendu parler de son intelligence.

S'il était parent des Stately?....

Non, il ne le croyait pas.....

Il désirait de Colombe, aux de Pondichéry, très loin, dans l'Inde surtout, où les communications sont difficiles et le nonchalance extrême.

A part cela, l'Inde, le pays des rêves....

Et il partait à quelque jour, dans son équipage de voyage, sans rien de descriptions et les anecdotes.

Alors, en toute hâte, il descendit et fit quelques pas vers les massifs.

—Mademoiselle Reine, est ce vous? dit-il à voix basse, mais assez distinctement pour être entendu à une certaine distance.

Aussitôt la mince silhouette de la Bretonne émergea d'un abîme centenaire, sa trace immense.

—Oui, dit-elle aussi bas, c'est moi.

Richard lui prit la main.

—Venez, dit-il.

Et rapidement, il l'entraîna vers la maison.

La porte refermée, elle se trouva dans un vestibule qu'il lui fit traverser, puis dans une sorte de fumoir, sans fenêtre, renfermant le jour d'une coupole très élevée, et qui paraissait venir tout le milieu de la maison, comme les cours des habitations mauresques.

Il la fit asseoir sur un large divan :

—Là, dit-il avec un soupir de satisfaction, nous pourrons causer à l'aise, sans craindre d'être entendus. La maison est déserte, les portes sont soigneusement verrouillées, et l'on peut se coller aux fenêtres de la façade, il n'y a pas de danger qu'une de nos paroles soit saisie au vol.

Puis, le voyant très troublée, très tremblante, ses dents s'entre-choquant sous le sang contre les siennes :

—Vous avez marché trop vite, lui dit-il, reposez vous un instant.

Alors il se leva, prit sur une petite table de bambou un verre d'eau sucrée qu'il aromatisa fortement de fleurs d'oranger, et s'approchant de Reine avec les mêmes attentions qu'il eût eues pour une femme de son rang à lui :

—Buvez, lui dit-il, cela vous aidera à vous remettre.

Elle obéit de plus en plus troublée par l'exquise douceur de Richard de Clavières.

Ah! qu'elle avait donc été plus forte et plus à son aise quelque temps auparavant en présence de la brusquerie et de l'emportement de Raymond Stately.

Lorsqu'elle fut bien remise, Richard s'assit à quelques pas d'elle.

—Mademoiselle, lui dit-il, l'entretien que je désire avoir avec vous est des plus graves. Vous êtes la fille d'un officier, d'un homme honnête et loyal dont le souvenir en Bretagne est encore vénéré de tous.

Vous trouvez aujourd'hui en vos mains, à coup sûr, l'honneur et peut-être la vie d'une malheureuse femme qui ne vous a jamais fait de mal.

Il n'est pas possible que vous la laissiez condamner, que vous la laissiez mourir!

Au nom de votre père, permettez-moi de l'espérer.

Reine, plus blanche qu'un spectre, faisait des efforts surhumains pour ne pas laisser couler ses larmes.

Il pouvait tout demander, cet homme qui était maître de son douloureux secret, et il priait!

Et cependant, cependant, pouvait-elle trahir par un seul mot celle dont elle était devenue l'esclave?

Et ne serait ce pas vraiment alors qu'elle s'enfoncerait encore plus dans la fange et la boue, où elle était déjà entrée et avant?....

Les yeux fixés et noirs, dilatés par l'horrible combat qui se livrait en elle, elle traita décomposée, et les lèvres tremblantes, le lui murmura :

—Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur. Et en quoi une pauvre fille comme moi, une infime créature n'ai jamais eu un tête, peut elle tenir en ses mains l'honneur et la vie de quelqu'un?

Un très léger tressaillement de sourcil droit fut le seul signe de désappointement et de déception que laissa échapper Richard de Clavières.

—Celle à laquelle vous sacrifiez votre conscience, mademoiselle, dit-il, n'est pas digne de votre dévouement. Mme de Mondragon n'est coupable avec vous d'une manière indigne; et elle ne recommaitra jamais soit par de la reconnaissance, soit par de l'amitié, ce que vous faites aujourd'hui pour elle.

Elle n'a ni cœur ni âme, vous le savez.

Alors pourquoi le faites-vous?

M. de Clavières attendit quelques instants et voyant que la Bretonne ne répondait pas, tandis que sur son visage aux lignes douloureuses se lisaient le même combat, les mêmes angoisses, il continua :

—Oui, votre but m'échappe.... Quelquefois on se sacrifie par dévouement, par affection.... ou bien parce qu'une conscience très droite vous pousse à accomplir ce grand même un devoir.... Ce n'est pas le cas ici.

Peut être, fit-il, comme frappé d'une idée subite, Mme de Mondragon vous a-t-elle promis de l'argent? Mais quelle que soit la somme, revenez sur votre témoignage, dites la vérité et je la triplerai.

Pour la première fois, Reine ne fut pas maîtresse d'un mouvement de violente protestation.

—Je vous en prie, monsieur, dit elle avec une expression de mélancolie désespérée, ne continuez pas ainsi, vous me turiez lentement.

—Inutilement!.... s'écria Richard, quand malgré les apparences, quand malgré les faits, je vous crois honnête au fond, incapable de faire du mal par vous-même, et quand cependant vous allez faire quelque chose inconsciente qui est tout ce qu'il y a de plus pur et de moins leur sorte!....

Et au contraire, si vous voulez.... si vous voulez!.... Quel bien ne pourriez-vous pas faire!

Un mot de vous et vous lui rendries sa liberté, son honneur, le repos de sa vie.

Et tous ces Stately si droits et si bons, moi qui suis venu de si loin pour les aider et les encourager, tous nous vous bénirions, nous vous ouvririons nos cœurs, vous feriez partie de notre famille et vous le voulez....

Nous nous dirions :

—Cette Reine, quelle brave et honnête fille! Elle a eu dans ses jeunesses d'entre-dix dures épreuves, elles lesquelles elle a pu succomber, mais comme elle a reconnu et sauvé des faiblesses, comme elle a courageusement bravé le danger qui pouvait la menacer, pour accomplir un devoir qui n'était pas sans péril.

Maintenant, à bout de forces, la Bretonne pleurait.

Ses larmes brûlantes s'échappaient de ses paupières closes inondant ses joues pâles, tombant jusqu'à ses mains croisées sur ses genoux sans qu'elle songeât à les essuyer.

—Je ne peut pas.... je ne peux pas!.. murmura-t-elle enfin éperdue.

—Pourquoi ne pouvez-vous pas? demanda Richard d'une voix toujours aussi douce. Est-ce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on veut?

—Ah! fit Reine avec un tremblement de peur, vous ne connaissez pas cette femme, elle est capable de tout.

Richard haussa les épaules.

—De tout, répéta t-il, c'est un mot cela.

Que voulez-vous qu'elle vous fasse? Elle rencontrera votre douloureuse faute?... Ce n'est pas sûr.... Mais enfin, admettons-le. Cette divulgation, quelque pénible qu'elle soit, vous sera-t-elle aussi dure et aussi insupportable que les reproches de votre conscience, si vous persistez à rester dans la voie où vous vous êtes engagée?....

Rien sans peine.

Vous avez commis une faute que les circonstances excusent, ma pauvre enfant. Oui.... mais enfin vous l'avez commise.... Croyez-vous que vous allez expier et reconquérir le bonheur, et même votre estime, sans le racheter?

C'est une erreur.

Le rachat pour vous aujourd'hui c'est d'encourir la colère de votre femme; et après cela, relevée à vos propres yeux, remontée dans l'estime des honnêtes gens par votre héroïsme, le vous garantis que vous serez heureuse.

Heureuse! Quel mot Richard venait il de prononcer?

Alors que Reine commençait à être ébranlée, cette parole évoqua pour elle l'image de Clément.

Complaisant son forfait, il avait été bon pour elle et le lui avait pardonné.

La passion ardente du jeune homme avait fait naître l'amour en elle, l'amour ardent et vrai d'une pauvre fille abandonnée qui n'avait plus aucune affection en ce monde, et qui était dans un moment où elle se trouvait dans une détresse morale qui allait atteint une créature humaine.

Or elle connaissait Clément : trahir Mme de Mondragon, c'était probablement le perdre sans retour malgré l'ardente adoration qu'il avait pour elle.

Et elle se revit de nouveau seule, sans ami, sans personne qui s'intéressât à elle, comme une mendiée, une abandonnée.

Renoncer à l'estime, à l'aisance, au calme, soit!....

Mais renoncer au foyer qu'elle avait entrevu, à la famille qu'elle voulait se créer, à l'amour honnête qu'elle avait inspiré et qu'elle ressentait?....

Cela jamais!....

—Que me demandez-vous, monsieur? dit-elle.

Y avez-vous pensé, y avez-vous réfléchi?

Les paupières de Richard battirent légèrement.

Après avoir senti qu'il avait touché et conquis Reine Penhoët, il comprenait maintenant, avec une terreur indicible, qu'elle lui échappait.

Néanmoins, sans laisser voir ses angoisses et de la même voix ferme et douce, il continua :

—Oui, j'ai réfléchi longuement à ce que je vous demande, et je crois que vous pouvez et que vous devez exaucer ma prière.

—Expliquez-vous catégoriquement. Que voulez-vous de moi? Si je puis le faire je le ferai.

—Voulez vous me dire si, le 7 avril au soir, Mme de Mondragon était à son château de Mégalas?

—Avez vous encore d'autres questions à m'adresser?

Et, comme Richard hésitait :

—Oh! parlez, vous pouvez répondre sans crainte, allez, et je vous jure bien sur mon honneur ou, si vous l'aimez mieux, sur la mémoire de mon père, que quelle que soit la réponse qu'il me soit permis de vous faire, je gardera un éternel et